

1
BAYARD PAGE,

OU

VAILLANCE ET BEAUTÉ;

TRAIT HISTORIQUE

EN DEUX ACTES ET EN VAUDEVILLES;

PAR MM. THÉAULON ET DARTOIS:

*Représenté, pour la première, fois sur le Théâtre
du Vaudeville, le 8 décembre 1812.*

BAYARD, à son oncle.
Et déjà l'heure approche,
Où, pour votre bonheur,
Je serai sans reproche,
Comme je suis sans peur.
Vaud. final.

PRIX, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de
Théâtre, rue de l'Échelle, N.º .

De l'Imprimerie de Mme V.e DUMINIL-LESUEUR,
rue de la Harpe, N.º 78.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

THÉODOR DUTERRAIL, *abbé d'Ainay, oncle de Bayard.* M. ST.-LEGER.

BAYARD, *page.*

M. GUÉNÉE.

HELOISE, *nièce de l'abbé d'Ainay.*

Mlle. ARSÈNE.

BELLABRE, *chevalier, ami de Bayard.*

M. ISAMBERT.

LE CHEVALIER *des Longues-Lances.*

M. HYPOLYTE.

ROBERT, *valet de l'abbé d'Ainay.*

M. SEVESTE.

UN PAGE, *de Charles VII.*

Mlle. VIRGINIE.

CHEVALIERS.

DOMESTIQUES *de l'Abbé.*

Habitans de Lyon.

La Scène est à Lyon, chez l'abbé d'Ainay.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Du Pot de fleurs.*

Prenant son héros pour modèle,
Un auteur, joyeux chevalier,
En champ clos, quand Momus l'appelle;
Vient briguer un noble laurier.
Il va faire ouvrir la barrière,
Jugez, secondez sa valeur :
Faites, ce soir, qu'avec honneur
Il puisse lever sa visière.

BAYARD PAGE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon gothique ; une Fenêtre à droite est supposée donner sur la rue ; une Table est sur la gauche , des meubles antiques décorent l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, *seul, un houssoir à la main.*

(Au lever du rideau, il regarde par la croisée.

Que de monde ! que de bruit ! Les chevaux , les hommes , les femmes , les enfans ; on n'en finit pas ; quand je sors, pour les commissions de monsieur l'Abbé, j'ai toujours peur de laisser dans la foule un fragment de mon individu ; ajoutez , que les tournois me donnent un ouvrage dans la maison ! il faut que je sois toujours à broser , à épousseter.....

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

De braves et preux chevaliers ,
De qui l'amour est la devise ,
Viennent déposer leurs lauriers
Aux pieds de la belle Héloïse ;
Pour elle l'hommage est flatteur.
Mais il a lieu de me déplaire :
Des Tournois elle a tout l'honneur ,
Moi j'en ai toute la poussière.

Heureusement celui de demain est le dernier ; et notre bon roi Charles VIII part pour l'Italie ! J'aime beaucoup Sa Majesté , je l'estime , j'ai du plaisir à la voir ; mais je suis content qu'elle parte , parceque la Cour partira avec elle ; que le bruit , l'embarras et la poussière partiront avec la Cour , et que monsieur Bayard reviendra du château du Terrail où son oncle le retient prisonnier. Pourquoi ? . . . je n'en sais rien. Comme ce cher enfant doit s'ennuyer dans ce vilain château ! De

Thumeur dont je le connais, je suis étonné qu'il n'en ait pas vingt fois franchi les murs. ah ! si j'étais à sa place !... J'y resterais ; son oncle ne badine pas, et s'il avait le malheur de s'échapper et de revenir sans sa permission....

SCÈNE II.

BAYARD, ROBERT.

BAYARD, *à la porte du fond.*

Robert ! Robert !

ROBERT.

Que vois-je ? C'est lui.

BAYARD, *de la porte.*

Mon oncle est-il levé ?

ROBERT.

A dix heures ! Un chanoine ! Y pensez-vous ?

BAYARD, *entrant.*

Bon ! et ma cousine !

ROBERT.

C'est différent ; on ne dort guère à vingt ans. Mais comment peut-il se faire ?....

BAYARD.

Parle-moi des tournois ?

ROBERT.

Ils ont été magnifiques.

BAYARD.

Et Bayard n'y était pas !

ROBERT.

Il s'y est fait des exploits éclatans !

BAYARD.

Et Bayard n'y était pas !

ROBERT.

Celui de demain, qui est le dernier, sera, dit-on, le plus brillant.

BAYARD, *vivement.*

Bayard y sera ! Que je suis content d'avoir pu m'évader !

ROBERT.

Votre oncle ne le sera pas ! Mais ! pourquoi diable vous a-t-il mis en prison ?

BAYARD.

Il a trouvé mauvais que je me sois aperçu de la beauté de ma cousine.

ROBERT.

Comment l'a-t-il su ?

BAYARD.

Je vais te conter cela ! Lorsqu'à ma sortie des pages du duc de Savoie, je vins habiter Lyon et la maison de mon oncle....

ROBERT.

Il y a à peine deux mois.

BAYARD.

Je vis Héloïse et j'en devins amoureux. Alors, le respect et la timidité remplacèrent en moi la hardiesse du page ; Je devins d'une sagesse exemplaire....

ROBERT.

Je m'en souviens.

BAYARD.

Cependant je m'indignai bientôt du repos de ma malice, et je résolus de faire servir mon *antique* hardiesse à mon amour.

ROBERT.

Et cela vous mena ?....

BAYARD.

En prison.

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Par une nuit obscure,
Tout en chantant je veux,
A l'objet de mes vœux,
Peindre ce que j'endure ;
Je me rends donc
Sous son balcon,
Pour chanter ma souffrance ;
Mais la nuit égarant mes pas,
J'allais, tendrement et tout bas,
Au balcon de mon oncle, hélas !
Adresser ma romance.

ROBERT.

Une aubade amoureuse à un chanoine, cela ne laisse pas que d'être plaisant.

BAYARD.

Le lendemain, il me fit conduire au château du Terrail, où je devais rester jusqu'après les Tournois ; mais comme les Tournois ne finissent pas et que les murs de ma prison n'ont pas plus de trente pieds d'élévation, me voilà.

ROBERT.

Il me semble que vous vous regardez toujours comme Page !

BAYARD.

Toujours ; tant que j'en porterai l'habit !

ROBERT.

Venez-vous essayer encore de dire à votre cousine que vous la trouvez jolie ?

BAYARD.

Oui ! mais en plein jour.

ROBERT.

Je vais annoncer à votre oncle....

BAYARD.

Quoi donc ?

ROBERT.

Votre arrivée.

BAYARD.

Garde t'en bien. Il faut ménager sa sensibilité ; et j'ai préparé un tour qui me vaudra mon pardon ; vas t'en épier son réveil ; tu viendras m'en avertir.

ROBERT.

Vous pourriez attendre long-temps.

BAYARD.

Je ne suis pas pressé.

(Robert sort.)

SCÈNE III.

BAYARD , seul.

Enfin , me voilà libre ! Songeons d'abord à calmer mon oncle ; nous nous occuperons ensuite du Tournois. Il me faut, pour combattre : un cheval, des armes , et du courage ; du courage ! j'en ai ; pour

le cheval et des armes, je ne les ai pas ; mais avec de l'argent.... Oui ! eh ! comment m'en procurer ?

AIR : *Du ballet des Pierrots.*

Aujourd'hui l'argent est fort rare,
On n'en trouve pas aisément ;
Mon oncle, quelquefois bizarre,
M'en refusera sûrement ;
Et des usuriers toujours sages,
En tous les temps ont trop bien su,
Que prêter de l'argent aux pages,
C'est le placer à fonds perdu.

Je veux aussi découvrir mon amour à ma belle cousine, et lui demander une écharpe ; c'est ainsi que tous ces preux chevaliers que j'ai résolu de prendre pour modèle, en demandaient à la dame de leurs pesées, avant que de combattre.

SCÈNE IV.

BAYARD, BELLABRE.

BELLABRE, *entrant sans voir Bayard.*

Héloïse demande à me parler ce matin, avant le lever de son oncle : que peut-elle me vouloir ?

BAYARD, *réfléchissant, sans voir Bellabre.*

Comment lui faire une déclaration, sans alarmer sa pudeur ? On est si gauche, la première fois qu'on aime !

BELLABRE, *à part.*

C'est la première fois qu'elle me permet un tête-à-tête.

BAYARD, *toujours sans voir Bellabre.*

J'espère bien que ce ne sera pas la dernière, et que je serai plus habile une autrefois ! Héloïse approuvera-t-elle mon amour ?

BELLABRE, *à part.*

Aurais-je un rival ?

BAYARD, *toujours sans voir Bellabre.*

Pourquoi pas ? Mais si je savais que quelqu'un osât l'aimer ! Malheur à lui ! je crois que, dans ma rage, j'irais le trouver, et que je lui dirais : (*en se retournant, il aperçoit Bellabre*) c'est toi, Bellabre ! toi, qui fus pre-

mier page du gouverneur ; mon supérieur pour le rang ,
et mon inférieur en malice ! Que viens-tu faire , en ces
lieux , de si bonne heure ?

BELLABRE.

Je venais savoir de tes nouvelles.

BAYARD.

Tu ne pouvais mieux t'adresser ; mais que diable as-
tu fait , depuis ma disparution ?

BELLABRE.

Le jour où tu pris possession des donjons du château
de ton oncle , je reçus un brevet d'officier pour entrer
dans la garde du roi ; et depuis quinze jours que Char-
les VIII est à Lyon , je suis à son service ; Je pars
avec Sa Majesté , pour l'Italie.

BAYARD.

Tu vas te battre ; que tu es heureux !

BELLABRE , *riant.*

Que ne peux-tu partir à ma place !

BAYARD.

Je le voudrais.

AIR : Romance des Pépinières.

Le feu sacré qui me dévore
Ne me laisse point de repos ;
Je me sens , quoique jeune encore ,
Brûlé de l'ardeur des héros.
Mon cœur est avide de gloire ,
Je n'aspire qu'à des hauts faits ,
Je soupire après la victoire ;
En un mot , je me sens Français !

BELIABREGAÏMENT.

Même air.

Comme toi , j'entends , dans mon âme ,
Retentir la voix de l'honneur ;
Comme toi , la plus vive flamme ,
Pour la gloire , embrâse mon cœur ;
Mais une femme , jeune et belle
M'enchaîne ici par ses attraits ;
Il m'en coûte d'être infidèle ,
Et pourtant je me sens Français.

BAYARD.

Tu es amoureux , Bellabre ! Je te plains !

BELLABRE.

Comment ! est-ce que tu aurais passé par là , toi ?

BAYARD , *soupirant.*

Ah ! mon ami ! quel est l'objet de tes soupirs ?

BELLABRE.

C'est encore un mystère.

BAYARD.

De la discrétion ! du moins , tu vas me faire le portrait de la dame de tes pensées ; de cet objet charmant ?

BELLABRE.

Volontiers , le voici.....

(*Héloïse paratt.*)

SCÈNE V.

Les précédens, HÉLOÏSE.

HÉLOÏSE.

Que vois-je ! Bayard !

BAYARD.

Ma cousine !

(*Il l'embrasse.*)

HÉLOÏSE.

Vous êtes vif , petit cousin !

BAYARD.

AIR : *Adieu , je vous fuis , bois charmant.*

Si l'ennemi s'offrait à moi ,
Je sens bien , charmante Héloïse ,
Que je lui dirais : défends-toi !
Lois de l'attaquer par surprise ;
Mais d'une telle loyauté ,
Le sexe ne peut rien attendre :
On ne doit pas à la beauté
Donner le temps de se défendre.

BELLABRE.

L'étourdi !

HÉLOÏSE.

Vous avez quitté le château sans l'aveu de mon oncle ;
c'est très-mal.

BAYARD.

C'est très-bien ; ma grâce ne venait pas ; je viens la
chercher.

HÉLOÏSE.

Rien ne peut vous excuser.

AIR : de *Lantara*.

Depuis que, par la mort cruelle,
Votre père vous fut ravi ;
Mon oncle, à son serment fidèle,
Jusqu'ici vous en a servi.
De ses bienfaits, est-ce là le salaire ?
Vous lui deviez un autre prix :
Il a, pour vous, la tendresse d'un père
Ayez, pour lui, le respect d'un bon fils.

BAYARD.

En vérité, ma cousine, vous me feriez repentir de
m'être évadé, et.....

SCÈNE VI.

Les précédens, ROBERT.

ROBERT.

Monsieur Bayard, Monsieur Bayard ! je viens d'en-
tendre votre oncle.

BAYARD.

Eh bien ! écoute. (*Il lui parle à l'oreille.*)

ROBERT.

Comment, vous voudriez....

BAYARD.

Fais ce que je te dis.

ROBERT.

Mais ça va lui casser bras et jambes, à ce brave
homme.

BAYARD.

Tant mieux, il m'aime, et il se croira trop heureux
de me pardonner.

ROBERT, *revenant*.

Il lui faudra du courage pour supporter cette nou-
velle ; si nous attendions après son déjeuner.

BAYARD.

Eh ! vas te dis-je ? (*Robert sort.*)

HÉLOÏSE.

Mon cousin, craignez d'irriter encore plus mon oncle
contre vous.

BAYARD.

Vous êtes là pour l'appaiser ! Héloïse, Bellabre ; il va
venir, ne lui dites pas que vous m'avez vu ; il y va de
mon bonheur. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.
HÉLOÏSE, BELLABRE.

BELLABRE.

Nous voilà seuls , ma chère Héloïse , qu'avez-vous à m'apprendre ?

HÉLOÏSE.

Le plus grand des malheurs !

BELLABRE.

Serais-je menacé de vous perdre ?

HÉLOÏSE.

Oui , Bellabre ; apprenez que mon oncle me destine un époux , et que cet époux arrive aujourd'hui. C'est pour ce fatal hymen qu'il m'a fait venir de Paris : Ignorant les vœux qu'il avait sur moi , j'ai cédé aux sentimens que vous m'avez inspirés ; hier soir , il m'a fait connaître ses intentions ; jugez de ma douleur !

BELLABRE.

Eh ! quel est donc cet heureux rival ?

HÉLOÏSE.

C'est un chevalier provençal , que sa bravoure a rendu fameux : *le Sire des Longues-Lances*.

BELLABRE.

C'est la première fois que je l'entends nommer.

HÉLOÏSE.

S'il faut en croire mon oncle , il s'est acquis un grand renom dans les armes.

BELLABRE.

C'est sans doute un de ces gentillâtres qui , pour quelques succès obtenus dans les modestes tournois de leur châellenie , s'imaginent que la terre entière retentit du bruit de leur nom , ne rêvent que gloire , combats , immortalité , et traînent toujours , après eux , leurs armes , leurs écuyers et leurs ridicules.

HÉLOÏSE.

Quand il serait tel que vous le dépeignez , Bellabre !

BELLABRE.

Non , Héloïse , non , cet hymen n'aura pas lieu du moins , permettez-moi de tout tenter pour vous y soustraire.

HÉLOÏSE.

Je dois tout à mon oncle.

BELLABRE.

On vient ; C'est lui ; je m'éloigne , et vais songer aux moyens de détourner le coup qui nous menace.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

HÉLOÏSE, L'ABBÉ D'AINAY, ROBERT.

L'ABBÉ, à *Robert.*

Que m'apprends-tu donc là ? Mon neveu , mon cher Bayard , s'est cassé la jambe !

ROBERT.

Oui , Monsieur.

HÉLOÏSE.

Non , mon oncle , on vous trompe ; c'est une ruse de mon cousin , pour se faire pardonner son invasion du château.

L'ABBÉ, à *part.*

Je respire. (*Haut.*) Coquin.

ROBERT, à *part.*

Je savais bien que cette jambe-là ne nous mènerait pas loin !

L'ABBÉ, à *Héloïse.*

Ne te trompes-tu pas.

HÉLOÏSE.

Bayard est ici ; je l'ai vu.

L'ABBÉ, à *Robert qui veut sortir.*

Demeure : il me payera cher cette espiègerie !

HÉLOÏSE.

J'espère , mon oncle , qu'en faveur du service que je vous ai rendu , vous m'accorderez la grâce de mon cousin.

L'ABBÉ.

Je lui pardonne son évasion ; mais non pas d'avoir voulu me causer du chagrin ; et je l'attends !

HÉLOÏSE.

Quelle punition lui réservez-vous ?

L'ABBÉ.

Je n'en sais rien. Que dis-je ? Oh ! l'excellente idée ! Notre

étourdi n'a quitté le château que pour voir la fête de demain ; afin d'obtenir sa grâce, il va sans doute....
Oh ! comme je vais me venger !

HÉLOÏSE.

Comme on ne se venge pas.

AIR : *Fidèle ami de notre enfance.*

Quand le ciel, dans sa prévoyance,
Donna des oncles aux neveux,
Pour guider l'inexpérience
De leurs desirs impétueux ;
Sa bonté, toujours tutélaire,
Dans leurs yeux plaça la rigueur,
Dans leur bouche mit la colère,
Et l'indulgence dans leur cœur.

L'ABBÉ.

C'est vrai ; mais pour cette fois !... Que nous veut-on ?

SCÈNE IX.

Les précédens, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, votre neveu, grièvement blessé, en sautant les murs du château, se fait apporter en ces lieux.

L'ABBÉ.

C'est bon ; qu'on nous serve à déjeuner.

ROBERT, *à part.*

Si je pouvais prévenir notre Page que son oncle sait tout !

L'ABBÉ.

Si tu dis un mot, je te chasse.

ROBERT.

Oui, Monsieur.

L'ABBÉ, *à Héloïse.*

Voyons un peu notre étourdi. (*On sert le déjeuner ; ils s'assayent.*)

SCÈNE X.

Les précédens, BAYARD, VALETS.

(*Bayard est porté dans un grand fauteuil ; il a la jambe couverte, et il affecte une grande faiblesse.*)

CHOEURS DES VALETS.

AIR : *Dans une chaumière.*

Accident funesté !

Sort trop rigoureux
Un page si leste,
Devenir boiteux.

BAYARD, à son oncle.

Si ce qui m'arrive
Me met en courroux,
Ah ! c'est qu'il me prive
De courir vers vous.

CHOEUR.

Accident funeste ! etc.

(*Les Valets sortent.*)

L'ABBÉ.

Vous êtes à plaindre, Monsieur ; mais vous êtes encore fort heureux de venir me trouver, avec une jambe cassée.

BAYARD, à part.

Diantre ! ce n'est pas là l'accueil que j'attendais.
(*Haut.*) Eh ! mon oncle ! je serai boiteux pour le reste de ma vie !

L'ABBÉ.

Tant mieux-

AIR : *Vaudeville du Procès.*

Quand j'ai tout fait pour vous changer,
Ce malheur a lieu de me plaire,
Puisque lui seul peut corriger
Votre humeur mutine et légère.
Boiteux, on ne vous verra pas
Faire le fou, courir sans cesse ;
Car vous ne pourrez faire un pas,
Sans pencher vers la sagesse.

En cette faveur, je vous pardonne votre évasion.

BAYARD.

Ahi ! ahi !

L'ABBÉ, à Héloïse.

L'effronté coquin ! voyons comment il se tirera de là.

BAYARD.

Eh ! mon oncle, comment m'avancer à présent dans la carrière des armes.

L'ABBÉ.

Eh bien ! Monsieur, vous vous ferez chanoine. C'est un état où l'on fait son chemin tout doucement.

BAYARD..

Je souffre beaucoup moins.

L'ABBÉ.

Si vous aviez eu le malheur de vous échapper sans accident, je vous faisais enfermer pour six mois ; et si vous aviez eu l'audace de joindre la ruse et le mensonge à cette faute, je vous faisais mettre au Donjon pour le reste de votre vie.

BAYARD.

Ahi ! ahi ! (*à part.*) Comment lui avouer maintenant ?

ROBERT, *regardant par la fenêtre.*

Monsieur, Monsieur, un cavalier, suivi de deux écuyers, descend de cheval à notre porte.

L'ABBÉ.

Ma chère Héloïse, c'est sûrement ton prétendu !...

BAYARD, *se levant et courant à la fenêtre.*

Son prétendu !

L'ABBÉ, *le ramenant sur le devant de la Scène.*

Ah ! Monsieur le pendard ! je vous y prends ! C'est donc ainsi que vous vous moquez de moi ? Coquin ! je veux t'arracher les oreilles.

BAYARD.

Un moment, mon oncle !

AIR : *Pégase est un cheval qui porte.*

Je conviens que je suis coupable,
Que je suis très-étourdi ; mais
Une punition semblable
Ne peut avoir de bons effets ;
Vous perdrez le fruit de vos veilles ;
Car, me privant de vos leçons,
Si vous m'arrachez les oreilles,
Je n'entendrai plus vos sermons.

L'ABBÉ, *à part.*

Le moyen de se fâcher contre ce drôle-là ! (*Haut.*)
Apprêtez-vous à retourner sur-le-champ au château. —
Je prétends.... — Et moi qui ne vais pas au-devant du
Sire des Longues-Lances !.....

HÉLOÏSE.

Mon oncle, je me retire.

L'ABBÉ.

Oui, va faire un peu de toilette ; je te présenterai
bientôt ton mari. (*Héloïse sort.*)

BAYARD , à part.

Il ne l'est pas encore.

SCÈNE XI.

L'ABBÉ, BAYARD, LE CHEVALIER DES
LONGUES-LANCES, DEUX ÉCUYERS
portant , l'un sa lance , l'autre son écu.

L'ABBÉ.

AIR : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Chevalier galant et tendre ,
Trop long-temps en ce séjour
Vous vous êtes fait attendre
Par l'hymen et par l'amour.

LE CHEVALIER.

A la plus belle des belles ,
Pour venir offrir mes vœux ,
L'amour me prêtait ses ailes ;
Mais mon cheval est boiteux.

L'ABBÉ.

Chevalier vaillant et tendre , etc.

LE CHEVALIER.

Chevalier vaillant et tendre ,
Je veux l'être pour toujours ,
Et ne veux plus faire attendre
Ni l'hymen ni les amours.

Ensemble.

BAYARD.

C'est en vain qu'on veut prétendre
Me la ravir pour toujours ;
Et je saurai bien défendre
Contre l'hymen les amours.

BAYARD , à part.

Si je pars pour le château , tout est perdu !

L'ABBÉ.

Enfin , vous voilà : à demain la noce ; Chevalier , le
jour d'un tournois ! Ce sera une époque pour vous ;
car je ne doute pas que vous n'ayez l'intention de rompre
une lance en l'honneur de votre épouse.

LE CHEVALIER.

Quel est le mortel , assez audacieux pour soutenir que
celle que je vais épouser , n'est pas la plus belle ?

L'ABBÉ.

Vous ne l'avez jamais vue !

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

C'est égal ; (*Apercevant Bayard.*) Quel est ce
jouvenceau ?

L'ABBÉ.

C'est un libertin.

LE CHEVALIER.

Votre neveu , je gage ; bon jour , petit cousin !
Il est bien triste , pour son âge.

L'ABBÉ.

Je vais le renvoyer en prison.

BAYARD, *à part.*

Oh ! la bonne idée. (*Bas au Chevalier.*) Mon
cousin , demandez ma grâce : (*A part.*) Si je reste ,
il n'épouse pas Héloïse !

LE CHEVALIER.

J'espère , cher oncle , qu'en ma faveur , vous lui
pardonnerez ?

L'ABBÉ.

C'est impossible !

BAYARD, *bas au Chevalier.*

Insistez.

LE CHEVALIER.

Je vous le demande en grâce.

L'ABBÉ, *bas au Chevalier.*

J'ai de bonnes raisons pour qu'il parte.

LE CHEVALIER, *bas à Bayard.*

Il dit qu'il a de bonnes raisons pour que vous
partiez.

BAYARD, *bas au Chevalier.*

J'en ai d'excellentes pour rester.

LE CHEVALIER.

Permettez qu'il assiste à mon hymen ; qu'il soit
témoin de mes exploits ! Il faut des exemples à la
jeunesse.

L'ABBÉ.

Eh bien ! vous le voulez ; il ne partira pas.

BAYARD.

Oh ! bonheur !

AIR : *Vaudeville du Printemps.*

Mon cousin , que je vous embrasse ,
Vous venez de combler mes vœux ;
Mon oncle , en m'accordant ma grâce ,
Vous venez de faire un heureux.

(*A part.*)

Messieurs , votre joie est précoce ,
Et je puis m'en vanter tout bas !
Puisque je vais être à la noce ,
Le prétendu n'y sera pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

L'ABBÉ , LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mais , cher oncle , je ne vois pas paraître votre nièce ?

L'ABBÉ.

Elle attend qu'on l'avertisse.

LE CHEVALIER.

Elle attend ! Appelez - la donc ! Ne la faites pas languir ; ne me faites pas languir moi - même. Le portrait brillant que vous m'en avez fait !...

L'ABBÉ.

Il ne passe pas la vérité.

AIR : *En naissant , je promis à Thalie.* (DORAT.)

Ne croyez pas que ma tendresse
Ait flatté l'objet de vos vœux ;
Je vous répons que chez ma nièce
Tout s'unit pour vous rendre heureux.
Déjà fameux par la victoire ,
Comptez sur un tendre retour :
L'amour récompense la gloire ,
Et la gloire embellit l'amour.

Plusieurs Chevaliers distingués m'ont demandé la main d'Héloïse ; mais vous aviez ma parole ; et l'amitié qui lie nos familles m'a déterminé à vous confier le bonheur de ma nièce.

LE CHEVALIER.

Il est en bonnes mains.

L'ABBÉ.

J'en suis persuadé ; regardez désormais cette maison comme la vôtre ; mettez - vous à votre aise.

SCÈNE XIII.

Les précédens, BAYARD.

BAYARD, *dans le fond du théâtre.*

(*A part.*) Bellabre va venir....; Ah ! ils sont encore ensemble !

L'ABBÉ.

Débarrassez-vous de vos armes.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

BAYARD.

(*A part.*) Il me prend envie d'essayer.

LE CHEVALIER, *ôtant son casque et le posant sur la table.*

AIR : *Hermite, bon Hermite.*

Posons d'abord ce casque,
Qui me sied à ravir.

BAYARD, *mettant le casque.*

De ce bonnet fantasque
Tâchons de nous couvrir.

LE CHEVALIER, *posant son épée sur la table.*

Posons sur cette table
Le sort de vingt combats,
Mon glaive épouvantable.

BAYARD, *prenant l'épée.*

Qui n'épouvanté pas.

LE CHEVALIER.

Cette cuirasse immense.

BAYARD.

Au lieu de cet acier,
Couvert de ma vaillance,
Prenons sa lance,
Me voilà chevalier.

(*Il baisse la visière de son casque et se met en attitude, en frappant le théâtre de sa lance.*)

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Ciel !

L'ABBÉ.

Que vois-je !

BAYARD, *se mettant entr'eux.*

C'est votre neveu, mon oncle ; que dites - vous de ma tournure, avec les armes du cousin ?

LE CHEVALIER.

Vous avez l'air martial.

BAYARD.

Eh bien ! mon oncle, donnez - moi l'argent nécessaire pour m'équiper ; demain je veux figurer au tournois.

LE CHEVALIER ET L'ABBÉ, *riant.*

Vous !

AIR : *Ah ! le bel oiseau vraiment.*

Le beau combattant,
Vraiment !
Pour faire
Ouvrir la barrière.
Le beau combattant,
Vraiment !
Son courage est amusant.

LE CHEVALIER, *à Bayard.*

Mon ami, dans les combats,
D'un terrible cimenterre,
Le poids lasserait ton bras.

BAYARD.

Le vôtre ne pèse guère.

LE CHEVALIER ET L'ABBÉ.

Le beau combattant,
Vraiment, etc.

L'ABBÉ.

D'ailleurs, Monsieur, je ne puis employer l'argent des pauvres et de l'église à des tournois. Tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous, puisque le Chevalier veut absolument que vous restiez à son mariage, c'est de vous donner un habit plus brillant. (*Il va à la table et écrit.*) Tenez, envoyez Robert chez Laurent, mon marchand de drap ; il vous livrera ce qu'il vous faut pour paraître à la noce. — Et vous, Chevalier, je vais vous présenter à Héloïse.

(*L'Abbé et le Chevalier sortent en chantant :*)

Le beau combattant,
Vraiment, etc.

SCÈNE XIV.

BAYARD, *seul.*

Ah ! mon courage est amusant ! je pardonne cette offense à mon oncle, je ne puis déceimment me battre avec lui ; mais, mon grand cousin prétendu, vous me la payerez.

SCÈNE XV.

BAYARD, ROBERT.

ROBERT, *arrivant.*

Eh ! bon Dieu ! comme vous voilà équipé !

BAYARD.

Ce sont les armes du Chevalier ; et Bellabre ?

ROBERT.

Il me suit Ah ça ! vous nous restez ; vous devez être bien content ?

BAYARD.

Oui ; mais comment trouver des armes pour paraître au tournois ? Et mon oncle qui croit me consoler en me donnant, comme à un enfant, un habit neuf ; je ne sais qui me retient. (*Il va pour déchirer le papier*) Voyons pourtant jusqu'où s'étendent ses largesses ; (*Il lit.*) « Je prie M. Laurent de donner à mon neveu » ce qu'il lui faut, je payerai.

TERRAIL, *Abbé d'Ainay.* »

ROBERT.

Ce qu'il vous faut ! Donnez, Monsieur ; vous n'êtes pas très-pressé, à ce qu'il me paraît, d'avoir de beaux habits ?

BAYARD.

Je donnerais tous les habits du monde, pour avoir des armes !

ROBERT.

Eh bien ! Monsieur, vous en aurez, et un cheval, c'est moi qui vous en répons.

BAYARD.

Ah ! mon ami , si tu pouvais.

ROBERT.

Comptez sur moi.

AIR : *Nous verrons ce qu'il dit.*

Ne soyez pas inquiet ,
Je me charge de votre affaire.
J'ai certain moyen tout prêt
Pour faire accomplir mon projet.

BAYARD.

C'est dans un Tournois ,
La première fois
Qu'on m'ouvre la barrièrèt ;
Crois-en mon ardeur ,
Je serai vainqueur !

ROBERT.

'Ah ! pour moi quel honneur !

Ne soyez pas inquiet , etc.

BAYARD.

Ensemble. { Enfin , selon mes souhaits ,
Demain je combattrai , j'espère.
Quel bonheur si mes essais
Sont couronnés par le succès !

(*La nuit commence.*)

(*Robert sort.*)

S C È N E X V I.

BAYARD , *seul.*

Maintenant , débarrassons-nous de cette ridicule armure ; mais on vient ; c'est Bellabre ; voyons s'il me reconnaîtra.

(*Il baisse sa visière et se met en attitude.*)

S C È N E X V I I.

BAYARD , BELLABRE , CHEVALIERS *dans le fond du théâtre.*

BELLABE , *aux Chevaliers.*

Tournure ridicule ! Casque toujours en tête ! D'après le signalement que Robert m'en a fait , c'est lui.

BAYARD , *à part.*

Comme il me regarde !

BELLABRE, à Bayard.

Chevalier des Longues-Lances, c'est vous que je cherche.

BAYARD, à part.

Il me prend pour le prétendu ; que lui veut-il ?

BELLABRE.

Apprenez ce que l'honneur m'avait jusqu'ici ordonné de ne révéler à personne, et que l'amour me force à vous confier.

BAYARD, à part.

Une déclaration au prétendu !

BELLABRE.

J'aime Héloïse !

BAYARD, à part.

Ciel ! il ne me manquait plus que d'avoir mon meilleur ami pour rival !

BELLABRE.

Tous ces braves chevaliers sont aussi vos rivaux !

AIR : *De Guillaume-le-Conquérant.*

L'amour, pour elle, dans nos cœurs,
A mis une tendre constance ;
Et nous briguons tous ses faveurs,
Comme le prix de la vaillance ;
Oui, nous jurons tous en ce jour,
De vous disputer une amie.
Pour la ravir à notre amour,
Il faudra nous ôter la vie.

CHŒUR DE CHEVALIERS.

Oui, chevalier, plutôt la mort
Que de la céder sans combattre ;
Il faut pour nous mettre d'accord,
Y renoncer, ou bien se battre.

BELLABRE.

Chevalier, que votre loyauté réponde aux charmes d'Héloïse ; montrez - vous digne de la posséder, en consentant à ce qu'elle devienne le prix du tournoi de demain.

BAYARD, levant sa visière.

Le prix du tournoi !

TOUS.

Bayard !

BELLABRE , à part.

Quai-je fait ?

BAYARD.

Chevaliers , pressez , priez mon oncle ; si ma cousine vous est chère , sauvez - la du malheur qui l'attend ; (*A part.*) Le prix du tournois de demain ! Héloïse est à moi.

BELLABRE.

Garde au moins le secret , Bayard.

BAYARD.

Je serai discret... (*riant*), foi de Page! Chevaliers , je vais vous conduire auprès de mon oncle.

AIR : *Final du premier acte de Sargines.*

(*A part.*) Bayard , ah ! quelle double fête ;
Si demain , amoureux guerrier ,
Tu pouvais ceindre ta tête
Du myrthe et du brillant laurier.

BELLABRE ET LES CHEVALIERS.

Demain , ah ! quelle double fête ,
Si tendre et galant chevalier ,
Je pouvais couronner ma tête
Du myrthe et du brillant laurier.

Ensemble.

BAYARD.

Bayard ! ah ! quelle double fête
Si demain , amoureux guerrier ,
Tu pouvais ceindre ta tête
Du myrthe et du brillant laurier.

FIN DU PREMIER ACTE.

(*La nuit tout à fait.*)

A C T E II.

Le Théâtre représente un jardin ; à droite , au premier plan , est un angle de bâtiment avec un balcon. Une grille traverse le fond du jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT , seul , portant une valise.

Cela n'est-il pas bien cruel ? nos affaires prenaient une si bonne tournure ! — A la demande de M. Bellabre et

de tous les chevaliers qui l'accompagnaient, M. l'abbé et le prétendu avaient consenti à ce que la belle Héloïse fût le prix du tournoi qui a lieu aujourd'hui ; le roi lui-même voulait être témoin du combat. Sans en avertir notre page, et muni du billet de son oncle, j'avais pris chez M. Laurent pour huit cents livres de velours, que j'avais ensuite troqué contre des armes excellentes et un cheval superbe. Enfin, tout était prêt pour nous illustrer ; — crac, M. Bayard fait une nouvelle fredaine, et me voilà chargé de le reconduire à son donjon.

SCÈNE II.

BAYARD, *paré d'une écharpe* ; ROBERT.

ROBERT.

Ah ! vous voilà, Monsieur ! vous en avez fait de belles, cette nuit ! Nous allons partir ; le tournoi va bientôt commencer, et vos armes vont rester là.

BAYARD.

Moi, je partirais ! lorsque j'ai reçu d'Héloïse une preuve si certaine d'amour ! Regarde cette écharpe, elle me l'a donnée, et depuis que je la porte, je me sens invincible !

AIR : *Du temple heureux de Cythère.*

O toi ! qui sais tant me plaire,
Puisque j'ai reçu ta foi,
Je mourrai dans la carrière,
Ou bien je vivrai pour toi ;
Mais sur l'autel de la gloire
Notre sort sera lié ;
Je suis sûr de la victoire,
J'ai l'amour pour allié.

ROBERT.

Elle vous a donné son écharpe ! cela m'étonne !

BAYARD.

D'abord, cela m'a bien étonné aussi ! mais, réflexion faite, j'ai pensé que ma cousine a voulu me dire qu'elle m'aimait d'une manière qui ne la forçât pas à rougir.

ROBERT.

Comment diable, vous êtes-vous laissé surprendre par votre oncle ?

BAYARD.

Je n'y comprends rien ; hier soir, je voulus réitérer, à ma cousine, la demande que je lui avais faite de cette écharpe. Lorsque tout le monde fut retiré, je me rendis dans le jardin ; cette fois je ne me trompai point, et à peine arrivé sous ce balcon, Héloïse me jette cette ceinture qu'elle a porté sur son sein. Sûr d'être aimé, j'allais lui jurer de vaincre pour elle !

AIR : *De la Hullin.*

Une main
 Mé saisit soudain :
 C'est mon oncle en furie ;
 Il crie.
 Stupéfait
 Et pris sur le fait,
 Je tremble et je reste muet.
 Quoique l'instant fût critique,
 Que je ris en regardant
 La scène tragi-comique,
 Que m'offrait cet accident !
 Des valets
 Armés de balais,
 Baillant,
 Criant,
 Sans se comprendre.
 Vers l'esclandre,
 Le grand cousin
 Accouru la lance à la main.
 Mon oncle, en robe, en cornette ;
 L'œil farouche et menaçant,
 En attitude d'athlète...
 Oh ! vraiment,
 C'était charmant.
 Quel tableau
 Piquant et nouveau !
 Les plaisantes caricatures !
 Parmi ces grotesques figures,
 Il ne manquait,
 Ma foi,
 Que toi.

ROBERT.

C'est fort gai ; mais nous allons partir sur-le-

BAYARD.

Nous ne partirons pas !

ROBERT.

Je serai chassé indubitablement.

BAYARD.

Je te prends à mon service,

ROBERT.

Vous !

BAYARD.

Tu deviens dès à présent mon écuyer ; il m'en faut un ! Je combats, je suis vainqueur ; j'épouse ma cousine, et je te fais mon intendant.

ROBERT.

Moi, intendant ; ma fortune est faite ! Je vous en prie M. Bayard, soyez vainqueur.

BAYARD.

Avec cette écharpe ! peux-tu en douter ?

ROBERT.

Surtout, mettez-vous en quatre pour vous faire aimer de mademoiselle Héloïse ; car si elle ne vous aime pas, elle ne voudra pas vous épouser ; si vous ne l'épousez pas, je ne serai pas votre intendant ; si je ne suis pas intendant, je suis ruiné.

Air : *Je ne veux pas te les donner. (Vaudeville, du vin, les jeux, les femmes.)*

 Votre cousine va venir,
 Il faut montrer de l'éloquence.
Dites-lui, pour mieux l'attendrir,
 Qu'il y va de mon intendance.
Et dit-s-lui pour l'enflammer,
 D'une voix bien persuasive :
« Je ne vis que pour vous aimer,
« Aimez-moi donc pour que je vive.

BAYARD.

Sois tranquille. Cependant le plaisir que j'éprouve est mêlé de peine. Bellabre est mon meilleur ami ; il aime aussi ma cousine.....

ROBERT.

Le voici.

BAYARD.

Va tout disposer pour notre ruse.

ROBERT.

Et pour mon intendance.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

BAYARD, BELLABRE.

BAYARD, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

BELLABRE, *à part.*

Le voilà paré de cette écharpe qui devait m'appartenir ; il faut le tirer d'erreur.

BAYARD.

Eh bien ! mon ami, sais-tu que je pars pour le donjon ?

BELLABRE.

Il me semble que tu prends ton malheur bien gaîment, cette fois ?

BAYARD.

J'ai des raisons pour cela.

BELLABRE, *à part.*

Je vois quelles sont ces raisons.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Bellabre ! es-tu mon ami !

BELLABRE.

En douterais-tu ?

BAYARD.

Non. — tu aimes ma cousine ?

BELLABRE.

Je l'adore.

BAYARD.

Eh bien ! mon ami, j'en suis aimé.

BELLABRE, *à part.*

Pauvre jeune homme !

BAYARD, *à part.*

Il est accablé du coup !

BELLABRE.

Bayard, de qui tiens-tu l'écharpe qui te pare ?

BAYARD.

D'Héloïse !

BELLABRE.

Apprends qu'elle m'était destinée.

BAYARD.

A toi !

BELLABRE.

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Sous son balcon, hier soir,
J'allais, suivant sa promesse,
Comme un gage de tendresse,

Mon ami , la recevoir.
Soudain , ta flamme indiscrete
Vers nous t'amène en cachette ;
Je m'éloigne et l'on te jette ,
Ce présent , qui m'est si cher.
Le jour , l'amour n'y voit goutte ;
Et la nuit ce dieu , sans doute ,
N'est pas tenu d'y voir clair.

BAYARD.

Serait-il vrai ?

BELLABRE.

Crois qu'il m'en coûte pour détruire ton illusion.

BAYARD.

Mais n'es-tu pas toi-même dans l'erreur ? car enfin
j'avais demandé à Héloïse ce gage de sa foi.

BELLABRE.

Je l'avais aussi demandé ! Au surplus , la voici. Veux-
tu t'en rapporter à sa décision.

BAYARD.

Oh ! bien volontiers !

SCÈNE IV.

Les précédens , HÉLOÏSE.

BAYARD.

Venez , ma cousine , venez tirer d'erreur ce pauvre
Bellabre. Il prétend que ce don lui était destiné.

HÉLOÏSE.

Que vois-je ?

BAYARD.

Pourquoi cet étonnement ? — c'est l'écharpe que vous
m'avez donnée.

BELLABRE.

En croyant me la donner.

BAYARD.

Encore !

HÉLOÏSE.

Mon cousin !

BAYARD.

Ma belle cousine.

HÉLOÏSE.

Rendez-moi cette écharpe.

BAYARD.

Comment !

HÉLOÏSE.

Je le veux.

BAYARD.

AIR : *Lisbeth.*

Hier, lorsque je recevais
De vous cette écharpe chérie,
Dans l'ivresse de mon succès
Je me promettais,
Que jamais,
Elle ne me serait ravie.
Je jurai alors par vos yeux
De la porter dans les alarmes ;
Vous avez prononcé : je veux ;
Aussitôt (*Bis.*) je vous rends les armes.

(*Il lui rend son écharpe.*)

HÉLOÏSE.

Depuis long-temps, puisqu'il faut vous l'avouer, votre
ami possède mon cœur et ma foi.

BAYARD, *à part.*

Retournons à mon donjon.

HÉLOÏSE.

Cette écharpe était pour lui ; maintenant que le tour-
nois va décider de mon sort, elle ne doit appartenir
qu'à mon époux.

BELLABRE.

Mon ami, dis-moi que tu me pardonnes mon bonheur.

BAYARD.

La lice va s'ouvrir, sois vainqueur ; ce sera ma plus
douce consolation. Ma cousine, mon amour vous a
offensée ?

HÉLOÏSE.

Vous n'êtes qu'un enfant ! je n'y pense plus.

BAYARD.

Et moi je ne l'oublierai jamais. Bellabre, je te charge
de m'obtenir la grâce de suivre le roi, à l'armée.

BELLABRE.

Quoi, Bayard, tu veux ?....

BAYARD.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Un Français galant et fidèle,

Par un rare exemple d'amour,
Soupire-t-il pour une belle
Qui le dédaigne sans retour,
Il vole au champ de la victoire ;
Là, certain d'avoir des succès,
Ses vœux se tournent vers la gloire,
Qui ne le dédaigne jamais.

S C È N E V.

Les précédens, ROBERT.

ROBERT, *bas à Bayard.*

M. Bayard, le tournoi va commencer.

BAYARD.

Nous partons.

ROBERT.

Quoi, vous ne voulez plus combattre ?

BAYARD.

Non.

ROBERT.

Mais voyez donc votre cousine, comme elle est jolie.

BAYARD.

Partons.

ROBERT.

Que vois-je ! nous n'avons plus notre écharpe !
Adieu mon intendance !

S C È N E V I.

Les précédens, L'ABBÉ, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à l'abbé, en entrant.*

La clémence, cher oncle, la clémence, c'est la vertu
des grandes âmes.

BAYARD.

Non, mon oncle, je ne mérite pas que vous me par-
donniez, et je vais me rendre au château.

L'ABBÉ.

Comment ?

BAYARD.

J'y attendrai vos ordres ; puissent-ils m'ordonner
bientôt d'aller prendre part à la gloire qui attend les
Français, dans les champs d'Italie.

(*Il sort avec Robert.*)

SCÈNE VII.

L'ABBÉ, HÉLOÏSE, LE CHEVALIER BELLABRE.

LE CHEVALIER.

Quelle noble ardeur !

L'ABBÉ.

Avez-vous vu tantôt son desir d'aller au tournois ? il est charmant.

AIR : *Jean Monnet.*

Mainte et mainte étourderie
Signalent à chaque instant
Son esprit, sa modestie
Et son courage brûlant ;
Tour-à-tour,
Nouveau tour,
Je le gronde ; j'en raffole ;
Sentant que ce petit arôle
Doit être un grand homme , un jour.

(*On entend le son de la trompette.*)

LE CHEVALIER.

Voilà le premier signal du tournois.

L'ABBÉ.

Sire des Longue-Lances, puisque vous avez voulu qu'Héloïse fût la récompense de la valeur, songez à la mériter.... Duvaudreuil, Laforge, Raymond, Bellabre et tous les chevaliers que vous allez combattre, sont l'espoir de leur patrie et l'orgueil de leur famille.

LE CHEVALIER.

J'aurai plus de gloire à les vaincre ! (*à Héloïse.*) Venez-vous me voir triompher ?

L'ABBÉ.

Elle ne veut point paraître au tournois, et je ne puis l'en blâmer, tous les regards seraient fixés sur elle. Allons, chevaliers.

AIR : *Ronde de la Belle aux bois*

La trompette sonne,
L'air au loin résonne
De ce bruit flatteur.
Preux chevaliers, on vous appelle.
I e z, allez au champ d'honneur
Vaincre pour elle.

CHOEUR.

La trompette sonne, etc.
(*Bellabre et les Chevaliers sortent.*)

SCÈNE VIII.

L'ABBÉ, HÉLOÏSE.

L'ABBÉ.

Et nous, attendons ici le vainqueur.

HÉLOÏSE, *soupirant.*

Mon oncle.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Je dois m'en rapporter à vous,
Quand vous voulez que la victoire
Fasse le choix de mon époux.

L'ABBÉ.

Ce choix te comblera de gloire ;
La victoire pour ton bonheur
Va choisir un époux fidèle.

HÉLOÏSE.

Cela peut être, mais mon cœur
Aurait aussi bien choisi qu'elle.

L'ABBÉ.

Héloïse, ton cœur ne serait-il plus libre ?

HÉLOÏSE.

J'ai voulu long-temps me le cacher à moi-même.
J'allais enfin vous découvrir ce secret, lorsque vous
m'avez annoncé l'arrivée du chevalier, et l'ordre de le
prendre pour époux. J'ai dû me taire.

L'ABBÉ.

Vous avez eu tort, Héloïse ; oui, mon enfant, tu as eu
tort ; je connais la pureté de ton cœur, et puisque
celui qui a su te plaire mérite ton estime, il est digne
d'être ton époux ! Quel est-il ?

HÉLOÏSE.

C'est l'ami de Bayard.

L'ABBÉ.

Bellabre.

HÉLOÏSE.

L'habitude de le voir m'a fait connaître ses qualités ;
ses qualités me l'ont fait chérir.

SCÈNE IX.

Les précédens, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur, voici une lettre très-pressée qu'on vient
d'apporter.

L'ABBÉ.

Voyons.

« Monsieur, je crois devoir vous prévenir que, « d'après votre billet, votre neveu a fait prendre chez « moi pour huit cents livres de velours. »

Comment livrer à un enfant !... je ne m'étonne plus s'il était si pressé de partir ; mais je saurai le retrouver ; Ce combat me jette dans une inquiétude !... Du velours ! Il lui faut du velours !... et pourquoi faire ? (*on entend la trompette.*) Oh ! pour cette fois en voilà un de vaincu !

Duo de DOCHE.

HÉLOÏSE.

Si c'était celui que j'aime.

L'ABBÉ.

Non, non, ce ne peut être lui ;
Bellabre est la valeur même,
Et l'amour lui sert d'appui.

Ensemble. { Ah ! le fripon ! vraiment j'enrage
Qu'il est cruel d'être l'oncle d'un page.

HÉLOÏSE.

Amour ! seconde son courage,
Que mon bonheur devienne ton ouvrage !

HÉLOÏSE.

Un autre déjà se présente.

L'ABBÉ.

Écoutons.

HÉLOÏSE.

Je suis tremblante.

L'ABBÉ.

Ils s'attaquent avec fureur,
Je crois d'ici, voir leur ardeur ;
Chacun d'une amante si chère
Voudrait être le possesseur ;
L'un d'eux a mordu la poussière !
Je compatis à son malheur.

HÉLOÏSE.

C'est peut-être celui que j'aime.

L'ABBÉ.

Non, non, ce ne peut être lui,
Bellabre est la valeur même,
Et l'amour lui sert d'appui.

Ensemble. { Ah ! le fripon ! vraiment j'enrage,
Qu'il est cruel d'être l'oncle d'un page.

HÉLOÏSE.

Amour ! seconde son courage,
Que mon bonheur devienne ton ouvrage.

HÉLOÏSE.

On vient.

L'ABBÉ.

C'est sans doute le vainqueur.

HÉLOÏSE.

C'est Bellabre !

SCÈNE XII.

Les précédens, BELLABRE.

L'ABBÉ.

Venez, jeune héros, venez la recevoir de ma main !

HÉLOÏSE.

Bonheur inespéré ?

BELLABRE.

Héloïse.

AIR : *de partie carrée.*

Lorsque je volais au Tournois,
Je me disais avec ivresse,
« Je dois y faire des exploits,
« J'y combattrai pour ma maîtresse. »
Ma vaillance du sort trompeur,
D'abord enchaina l'inconstance ;
Mais par malheur (*bis.*)
Le sort a trahi ma vaillance.

TOUS.

Mais par malheur,
Le sort a trahi sa vaillance.

HÉLOÏSE.

Qu'entends-je ?

L'ABBÉ.

Quel sera donc le vainqueur ?

BELLABRE.

Lorsque j'ai quitté l'arène, c'était le chevalier à qui vous l'aviez destinée.

L'ABBÉ.

Le Sire des Longues Lances !... Il a dit qu'il triompherait, et il tiendra parole.

SCÈNE XIII.

Les précédens, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AIR : *La victoire est à nous.*

Pour faire mon bonheur,
Ma lance et mon ardeur
Ont soutenu ma gloire ;
Les pages de l'histoire
Rediront ma valeur.

Mon ami, quelle journée glorieuse ! écoutez, écoutez
le récit de tant d'exploits.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Le héros de qui la vaillance
Vous avait enlevé le prix,
Frappé d'un seul coup de ma lance,
Sur l'arène roulait surpris ;
Mille braves
S'élancent,
D'autres héros
S'avancent ;
Lance en arrêt,
Je me tiens prêt ;
Soudain, attiré par la gloire
D'éprouver ma rare vertu,
Fier d'être battu,
Un jeune inconnu,
D'acier revêtu,
Alors a paru.

Chevalier des Longues Lances, s'écrie-t'il « je viens
te disputer la main d'Héloïse.... » Tremble, téméraire,
ai-je répondu, en le regardant avec dédain. Je dis ;
nous nous élançons, nous nous frappons, et le cirque
retentit aussitôt de ce cri général :

Victoire !
Victoire !
Et me voilà vaincu.

L'ABBÉ.

Quel est donc ce chevalier ?

LE CHEVALIER.

Sa visière constamment baissée, a dérobé ses traits
à tout le monde : lorsque j'ai quitté la lice, il avait
déjà triomphé de trois Chevaliers. Pour moi, mon
ami,

AIR : *Ad libitum.*

Victime d'un destin jaloux ,
J'ai perdu , malgré ma vaillance ,
Le bonheur d'être son époux ,
Et l'honneur de votre alliance.
On peut me vaincre , je le vois ;
Mais toujours fier , toujours terrible ,
Pour être vaincu quelquefois .
Je n'en suis pas moins invincible.
(*On entend une marche guerrière.*)

HÉLOÏSE.

On approche.

SCÈNE XIV.

Les précédens , BAYARD , couvert d'armes brillantes. ROBERT , tous les deux la visière baissée , plusieurs Chevaliers , peuple.

Morceau d'ensemble , (DE DOCHE.)

CHOEUR.

Vous voyez de la victoire ,
Le protégé , le favori.
C'est lui qu'elle a choisi !
Que la beauté couronne ici la gloire !

L'ABBÉ.

Quel est donc ce jeune guerrier ?

BELLABRE.

Son armure est peu remarquable.

LE CHEVALIER

Oui , mais il frappe comme un diable ,
Et l'on ne doit pas s'y fier.

L'ABBÉ.

Montrez-vous , preux chevalier ,
De votre rare vaillance ,
Voilà la digne récompense !

HÉLOÏSE.

Il n'est plus pour moi de bonheur ,

BELLABRE.

Cet instant déchire mon cœur ;

L'ABBÉ.

Levez enfin votre visière !

TOUS.

Il résiste ! quel mystère !

LE CHEVALIER.

De ma défaite il doit se faire honneur !

HÉLOÏSE.

Ne craignez pas de me déplaire.

(*Une ritournelle.*)

BAYARD.

Vous voulez me voir sans retard !
Je dois contenter votre envie !
A cette vaillante folie,
Peut-on méconnaître Bayard !

(*Il lève sa visière.*)

TOUS.

Bayard !

L'ABBÉ.

Vraiment, je ne m'attendais guère
A rencontrer là mon neveu :
Ruse d'amour, ruse de guerre,
Pour le coquin ne sont qu'un jeu.

CHOEUR.

Vaïment il ne s'attendait guère
A rencontrer là son neveu,
Rus d'amour, ruse de guerre,
Pour cet espiègle sont un jeu.

L'ABBÉ, à Bayard.

Viens dans mes bras.

BAYARD.

Ce n'est qu'après le tournoi que j'ai appris le moyen
dont on s'était servi pour m'avoir des armes. Si je
l'eusse su, mon oncle, j'aurais refusé.

L'ABBÉ.

Bien, mon ami.

BAYARD.

Me pardonnerez-vous d'avoir combattu sans votre
aveu ?

L'ABBÉ.

N'es-tu pas vainqueur ? Ce petit lutin-là fera honneur
à la famille.

BAYARD, se tournant vers Héloïse.

Qu'en pense mon épouse ?

L'ABBÉ.

Comment ?

BAYARD.

Ne devait-elle pas être le prix du vainqueur ?

L'ABBÉ.

C'est vrai ! Mais....

BAYARD.

Héloïse, je vous aime, je vous adore ! vous le savez.
C'est l'amour que j'ai pour vous, qui m'avait attiré le

courroux de mon oncle, vous le savez encore ; Jugez s'il doit avoir des charmes pour moi, ce jour où je puis faire mon bonheur..... En vous unissant à mon meilleur ami.

HÉLOÏSE, BELLABRE.

Qu'entends-je.

L'ABBÉ.

C'est un ange !

BAYARD, à Bellabre.

Sois heureux, Bellabre, si tu ne veux pas que je me repente du sacrifice que je te fais.

HÉLOÏSE.

Mon cher cousin !

BELLABRE.

Mon ami !

BAYARD, à Robert.

Approche, brave Ecuyer, viens prendre ta part de gloire et de bénédiction.

ROBERT, levant sa visière.

Il est vrai que nous avons fait là une belle action.

TOUS.

Robert !

ROBERT.

Pour vous servir.

BAYARD.

Je lui dois ma gloire ; car je lui dois mes armes.

ROBERT.

Vous ne me devez rien Le velours a tout payé.

L'ABBÉ.

Comment, coquin, c'est toi.....

ROBERT.

Ne sommes-nous pas vainqueurs ?

L'ABBÉ.

Je te pardonne.

BELLABRE.

Un Page du Roi.

SCÈNE XV.

Les Précédens ; UN PAGE.

LE PAGE.

Sa Majesté, informée que le vainqueur du tournois

était à peine sorti des Pages ; pour lui donner une preuve des hautes espérances qu'elle a conçues de lui en ce jour , et lui offrir les moyens de les réaliser , le crée homme-d'armes , et l'attache à son auguste personne.

BAYARD.

O bonheur ! voilà tous mes vœux remplis !
(Bayard présente sa bannière à son oncle qui la bénit.)
(Imitation du tableau de M. Richard.)

L'ABBÉ.

AIR : *De Darondeau.*

Jeune guerrier dans les combats,
Va, cours défendre ta patrie
Je prédis qu'un jour tu seras
L'honneur de la chevalerie.
Vouloir retarder ton départ,
Serait retarder la victoire,
Et chaque jour où l'on retient Bayard,
Est un jour qu'on vole à la gloire.

VAUDEVILLE.

AIR : *Nouveau de Doche.*

BAYARD.

Mon oncle , je vous prie ,
Pour moi plus de pardon ,
Ma dernière folie
M'a rendu la raison ;
Et déjà l'heure approche
Où pour votre bonheur ,
Je serai sans reproche ;
Comme je suis sans peur.

BELLABRE.

L'époux , qui de sa flamme
Laisse éteindre l'ardeur ,
Doit craindre que sa femme
Ne porte ailleurs son cœur ;
Moi , quand l'hymen approche ,
J'en jure par l'honneur ;
Je serai sans reproche ,
Afin d'être sans peur.

L'ABBÉ.

Dans ma jeunesse austère ,
Chacun me reprochait
De fuir la bonne chère ;
La maigreur me gagnait ;
Je craignais son approche ,
Et voyant mon erreur ,
Je devins sans reproche
Et me voilà sans peur.

LE CHEV. DES LONG. LANCES.

La beauté règne en France
Par ses charmes vainqueurs ,
Et chez nous la vaillance
Enflamme tout les cœurs ;
Mais quelque chose y cloche :
Les femmes par malheur
N'y sont pas sans reproche ,
Ni les maris sans peur.

ROBERT.

Sous un aussi bon maître ,
Je suivrai nos guerriers ,
Et bientôt je veux être
La fleur des écuyers.
Ce beau moment approche ;
Car dans ma noble ardeur ,
Je serai sans reproche ,
Quand je serai sans peur.

HÉLOÏSE , *au Public* :

Deux auteurs dans la lice,
Descendus vaillamment ,
Craignent votre justice
En ce fatal moment.
Leur jugement approche ,
Et double leur frayeur ,
Trouvez-les sans reproche ,
Ils vont être sans peur.

F I N.

20 JY 63